

# UNE CHASSE AUX CHATS-TIGRES

J'étais alors en excursion de chasse, avec sir William H., sur la frontière du Bolivie et de la République Argentine, et un soir, les Indiens qui nous servaient de guides planterent notre tente sur les bords d'un lac, à vingt milles environ de hautes montagnes que l'on nomme Cordillères du Despoblado. Depuis deux mois déjà, partis d'un point de la côte appelé Iquique, nous nous étions dirigés sur une ville du nom de Tarapaca. Là nous avions fait des provisions de toutes sortes, et nous célébrâmes le bonheur de rencontrer une troupe d'Indiens Chiriguanas qui étaient venus faire échange de leurs produits avec les commerçants de Tarapaca... Nous nous joignîmes à eux, et formant une longue caravane, nous nous mimes en route.

Nos tentes étaient plantées sur le bord d'un lac, et, au milieu de nous environ au nord, dépendait une forêt derrière laquelle apparaissaient les crêtes rouges des Cordillères. Notre souper terminé, nous fîmes venir le chef de nos Indiens chasseur et lui demandâmes quelles étaient les ressources giboyeuses du pays. Néanmoins, nous agîmes également en continuant notre route; car, dans les environs de lac, où il y avait deux heures d'une marche, pleine de précautions, nous arrivâmes à une autre grande clairière, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s'éveillait. On entendait, étouffant concert, les miaulements des chats-tigres, le strident glapissement des singes, le sifflement

des serpents se balançant aux hautes branches, le rugissement sourd de la voix du puma (lion des Cordillères). Puis, à mesure que le soleil monta, dès que son disque apparut comme un globe de feu au-dessus de l'horizon, tous les bruits diminuèrent, puis bientôt cessèrent, et ou n'entendit plus que la brise du matin résonnant dans les hautes cimes des arbres.

Nous nous dirigeâmes vers le nord.

Ainsi que l'Indien nous en avait prévenus, aucun chemin frayed n'existant à travers ces immenses solitudes botaniques. Le sol était encobré de brossailles inextricables, de détritus de végétaux, de buches, de grandes herbes. Des cyprès, hauts comme des chênes centenaires, étendaient leur ombre gigantesque au-dessus de nos têtes. La lumière, l'air pouvaient à peine pénétrer sous ces épaisseurs vêtues de verdure, que tapissaient les élégantes guirlandes de passiflora. Il y régnait une humidité chaude, suffocante, assez comparable à la température des serres. La fermentation des arbres qui, vieux, s'affaissaient et pourrissevaient sur la terre, avait produit un humus végétal qui recouvrait à une assez grande épaisseur.

Parfois, des bécasses, d'une espèce moins grosse que celle d'Europe, prenaient lourdement leur vol. Parfois aussi un serpent bleuté, tacheté de jaune, fuyaient devant nous, et n'enlaciait aux branches de quelque abrisséau en dardant sur nous ses petites aiguilles éclatantes, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s'éveillait. On entendait, étouffant concert, les miaulements des chats-tigres, le strident glapissement des singes, le sifflement

des serpents se balançant aux hautes branches, le rugissement sourd de la voix du puma (lion des Cordillères). Puis, à mesure que le soleil monta, dès que son disque apparut comme un globe de feu au-dessus de l'horizon, tous les bruits diminuèrent, puis bientôt cessèrent, et ou n'entendit plus que la brise du matin résonnant dans les hautes cimes des arbres.

Nous nous dirigeâmes vers le nord.

Ainsi que l'Indien nous en avait prévenus, aucun chemin frayed n'existant à travers ces immenses solitudes botaniques. Le sol était encobré de brossailles inextricables, de détritus de végétaux, de buches, de grandes herbes. Des cyprès, hauts comme des chênes centenaires, étendaient leur ombre gigantesque au-dessus de nos têtes. La lumière, l'air pouvaient à peine pénétrer sous ces épaisseurs vêtues de verdure, que tapissaient les élégantes guirlandes de passiflora. Il y régnait une humidité chaude, suffocante, assez comparable à la température des serres. La fermentation des arbres qui, vieux, s'affaissaient et pourrissevaient sur la terre, avait produit un humus végétal qui recouvrait à une assez grande épaisseur.

Parfois, des bécasses, d'une espèce moins grosse que celle d'Europe, prenaient lourdement leur vol. Parfois aussi un serpent bleuté, tacheté de jaune, fuyaient devant nous, et n'enlaciait aux branches de quelque abrisséau en dardant sur nous ses petites aiguilles éclatantes, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s'éveillait. On entendait, étouffant concert, les miaulements des chats-tigres, le strident glapissement des singes, le sifflement

des serpents se balançant aux hautes branches, le rugissement sourd de la voix du puma (lion des Cordillères). Puis, à mesure que le soleil monta, dès que son disque apparut comme un globe de feu au-dessus de l'horizon, tous les bruits diminuèrent, puis bientôt cessèrent, et ou n'entendit plus que la brise du matin résonnant dans les hautes cimes des arbres.

Nous nous dirigeâmes vers le nord.

Ainsi que l'Indien nous en avait prévenus, aucun chemin frayed n'existant à travers ces immenses solitudes botaniques. Le sol était encobré de brossailles inextricables, de détritus de végétaux, de buches, de grandes herbes. Des cyprès, hauts comme des chênes centenaires, étendaient leur ombre gigantesque au-dessus de nos têtes. La lumière, l'air pouvaient à peine pénétrer sous ces épaisseurs vêtues de verdure, que tapissaient les élégantes guirlandes de passiflora. Il y régnait une humidité chaude, suffocante, assez comparable à la température des serres. La fermentation des arbres qui, vieux, s'affaissaient et pourrissevaient sur la terre, avait produit un humus végétal qui recouvrait à une assez grande épaisseur.

Parfois, des bécasses, d'une espèce moins grosse que celle d'Europe, prenaient lourdement leur vol. Parfois aussi un serpent bleuté, tacheté de jaune, fuyaient devant nous, et n'enlaciait aux branches de quelque abrisséau en dardant sur nous ses petites aiguilles éclatantes, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s'éveillait. On entendait, étouffant concert, les miaulements des chats-tigres, le strident glapissement des singes, le sifflement

des serpents se balançant aux hautes branches, le rugissement sourd de la voix du puma (lion des Cordillères). Puis, à mesure que le soleil monta, dès que son disque apparut comme un globe de feu au-dessus de l'horizon, tous les bruits diminuèrent, puis bientôt cessèrent, et ou n'entendit plus que la brise du matin résonnant dans les hautes cimes des arbres.

Nous nous dirigeâmes vers le nord.

Ainsi que l'Indien nous en avait prévenus, aucun chemin frayed n'existant à travers ces immenses solitudes botaniques. Le sol était encobré de brossailles inextricables, de détritus de végétaux, de buches, de grandes herbes. Des cyprès, hauts comme des chênes centenaires, étendaient leur ombre gigantesque au-dessus de nos têtes. La lumière, l'air pouvaient à peine pénétrer sous ces épaisseurs vêtues de verdure, que tapissaient les élégantes guirlandes de passiflora. Il y régnait une humidité chaude, suffocante, assez comparable à la température des serres. La fermentation des arbres qui, vieux, s'affaissaient et pourrissevaient sur la terre, avait produit un humus végétal qui recouvrait à une assez grande épaisseur.

Parfois, des bécasses, d'une espèce moins grosse que celle d'Europe, prenaient lourdement leur vol. Parfois aussi un serpent bleuté, tacheté de jaune, fuyaient devant nous, et n'enlaciait aux branches de quelque abrisséau en dardant sur nous ses petites aiguilles éclatantes, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s'éveillait. On entendait, étouffant concert, les miaulements des chats-tigres, le strident glapissement des singes, le sifflement

des serpents se balançant aux hautes branches, le rugissement sourd de la voix du puma (lion des Cordillères). Puis, à mesure que le soleil monta, dès que son disque apparut comme un globe de feu au-dessus de l'horizon, tous les bruits diminuèrent, puis bientôt cessèrent, et ou n'entendit plus que la brise du matin résonnant dans les hautes cimes des arbres.

Nous nous dirigeâmes vers le nord.

Ainsi que l'Indien nous en avait prévenus, aucun chemin frayed n'existant à travers ces immenses solitudes botaniques. Le sol était encobré de brossailles inextricables, de détritus de végétaux, de buches, de grandes herbes. Des cyprès, hauts comme des chênes centenaires, étendaient leur ombre gigantesque au-dessus de nos têtes. La lumière, l'air pouvaient à peine pénétrer sous ces épaisseurs vêtues de verdure, que tapissaient les élégantes guirlandes de passiflora. Il y régnait une humidité chaude, suffocante, assez comparable à la température des serres. La fermentation des arbres qui, vieux, s'affaissaient et pourrissevaient sur la terre, avait produit un humus végétal qui recouvrait à une assez grande épaisseur.

Parfois, des bécasses, d'une espèce moins grosse que celle d'Europe, prenaient lourdement leur vol. Parfois aussi un serpent bleuté, tacheté de jaune, fuyaient devant nous, et n'enlaciait aux branches de quelque abrisséau en dardant sur nous ses petites aiguilles éclatantes, et, prenant au large nœud frayé par les arbres sauvages, nous nous dirigeâmes en direction d'une rivière rapide, vers une vallée tout ombragée de plantes marécageuses. Au fond de cette vallée se perdait un cours d'eau qui nous suivîmes pendant un quart d'heure environ, et des bords duquel s'envolaient de beaux hamacs roses, des perroquets, poussant des cris d'épouvante.

Mais, à ce moment, les répétitions les plus dangereuses, et la forêt, où ne se trouvait aucun chemin frayed, la demeure de jaguar, de pumas et de serpents de toutes les tailles.

"All right!" avait répondu sir William H., aux discours de l'Indien.

Ces mots voulurent dire, pour moi, que mon compagnon était parfaitement décidé à chasser, soit dans les marais, soit dans la forêt. Mais, nationalité, malgré mon antipathie pour les serpents, ne me permettait pas de reculer; nous convînmes donc de nous rendre à travers bois, vers une vallée rocheuse, reprise, dont dit notre Indien, des chats sauvages et parfois des jaguars... Les carbines furent préparées, les feux allumés, des dogues lâchés, et nous nous endormîmes sous un abri de verdure qui perçait les vives clartés d'une lune brillante.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur pied. Le soleil allait bientôt se lever; l'air était d'une délicieuse fraîcheur causée par l'abondante rosée de la nuit et tout imprégnée des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. Nous partîmes et suivîmes pendant une demi-heure un sentier tracé au milieu des broussailles. Lorsque nous arrivâmes sur la lièvre de la forêt, le profond silence qui régnait autour de nous cessait tout à coup pour nous faire entendre des bruits étranges, des hurlements sauvages.

Les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée. Bientôt la forêt retintit d'un tapage infernal; la forêt s